

PQ
2637
.O63E42
1901



U d/of OTTAWA



39003004000914

11-5-70

Faint handwritten text, possibly a title or address.

ROYAL

ELEVATIONS POETIQUES

A Louis Gertraud

Hommage de sincère
amitié

Paul Soisson

NOUVELLES

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES

DU MÊME AUTEUR

PREMIÈRES ÉLÉVATIONS POÉTIQUES.

HYMNE AUX MUSES.

PHYLLIS. (Tragédie en cinq actes).

LA FAUSSE NYMPHE. (Comédie en un acte).

EN PRÉPARATION

ÉLÉGIES PARISIENNES.

SCÈNES DE L'AGE D'OR. (Poèmes).

TRAGÉDIES.

COMÉDIES.

ROMANS.

PAUL SOUCHON

Nouvelles Élévations Poétiques



PARIS

ÉDITIONS DE LA PLUME

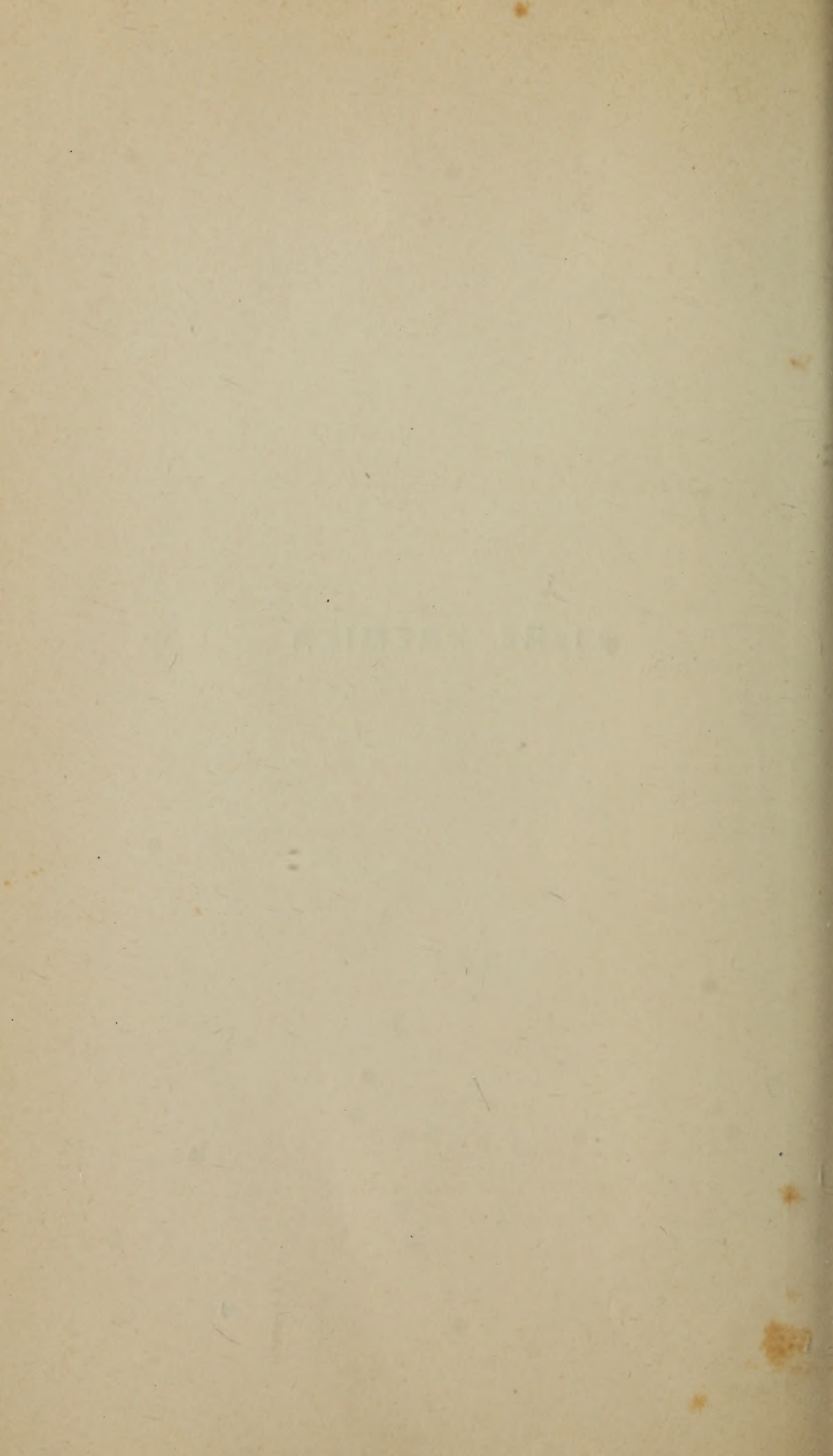
31, RUE BONAPARTE, 31

1901



PQ
2637
.Q63E42
1901

LIVRE PREMIER



I

CHANT DE LA SERVITUDE

Jeunes hommes dont l'âme est à peine fleurie,
 Qu'on arrache aux sillons,
Et que, mystérieuse et sourde, la patrie
 Enrôle dans ses bataillons,

Vous qui courbez, aux lieux de notre servitude,
 Votre jeunesse et votre front,
Compagnons qui voyez d'un œil de lassitude
 Le torrent et le mont,

Les destins m'ont donné d'une main bienfaitrice
 Le remède et les maux :

Ecoutez, parmi vous, monte, consolatrice,
 La pâle musique des mots !

*
* *

J'ai quitté mon amante et j'ai quitté ma mère,
 Le flot caressant des amis,
Pour les rocs et les bois d'une vallée amère
 Sous la neige endormis !

J'ai quitté les plaisirs d'une cité sonore
 Aux bords d'un golfe bleu :
 Là mon cœur s'accroissait comme un fruit que colore
 L'été d'un invisible feu !

Là j'enlaçais, empli de joie et de science,
 Le rythme à la tige des vers,
 Et j'apprenais, l'amour guidant ma patience,
 Les lois de l'univers !

*
 * *

Mais le sort, la montagne et ses blanches tempêtes
 Aux douleurs m'ont voué,
 Et me voici par l'or tragique des trompettes
 Jusqu'au fond du cœur secoué !

Je suis comme un captif déchiré par des aigles
 Dans la solitude des monts !
 O vous tous accablés de devoirs et de règles,
 O tristes compagnons !

Et je songe à la mort de mon adolescence,
 Aux ans sitôt enfuis,
 A ma candeur, au ciel éclatant de Provence,
 A tous les rêves de mes nuits !

*
 * *

Que le torrent, le fils indompté de la neige,
 Qui trace lui-même son cours,
 De son image vagabonde nous protège,
 Qu'il veille sur nos jours !

Il soulève en tombant au fond de la vallée
La poudre de ses eaux,
Avide d'accueillir dans sa nappe étalée
Des reflets de fleurs et d'oiseaux !

Qu'il emporte nos cœurs vers le fleuve et la plaine
Où la saison, plus douce, rit,
Et vers la grande mer de rayons toute pleine
Que le soleil nourrit !

*
* *

O torrent, sur tes bords, l'hymne de délivrance
Gonfle déjà ma voix :
Quittons ces monts déserts même pour l'espérance,
Quittons cet hiver et ces bois !

Voici des champs fleuris, des sillons et des vignes,
Liberté, nous te respirons !
Tous les oiseaux du ciel, confiants à nos signes,
Volent près de nos fronts !

Voici votre maison, sur sa toiture basse
Un arbre est déployé,
O compagnons, entrez et prenez votre place
Devant la pierre du foyer !

*
* *

Mais l'immortel écho de la sombre montagne
Est seul attentif à mes chants,
Partout sa grande voix me guide et m'accompagne
De la cîme aux penchants !

Ainsi j'animerais les torrents et les roches,
Et verrais, ô douleur,
Plus que l'homme, les monts et les eaux froides, proches
De ma pensée et de mon cœur !

O vous tous, sous le poids d'un horrible esclavage,
Votre vigueur cède et s'endort !
Et sur ces bords glacés, vous portez au visage
Les couleurs de la mort !

(Fort de Tournoux.)

II

NAISSANCE DU PRINTEMPS DANS LES ALPES

O printemps ! te voici dans la vallée obscure !
A ton triomphe sur les monts je me sou mets,
Mon exil, au soleil de mai, se transfigure
Et la neige rougit de la pente aux sommets.

Pendant tout un hiver, près de ses eaux glacées,
Je contais au torrent de ce pays perdu
Ma souffrance, mes maux, mes plus tristes pensées,
Et le torrent, contre la mort, m'a défendu.

Pendant tout un hiver je n'avais sous la vue
Que des pics et des rocs, blancs comme des tombeaux,
Où, parfois, parcourant l'immobile étendue,
Passaient en croassant des bandes de corbeaux.

En ce beau jour de mai la montagne tressaille :
Le printemps est venu, ses bras libérateurs
Ont gagné sur l'hiver la suprême bataille,
Il s'avance, pareil au vent, dans les hauteurs.

Les échos et les bruits, de leur retraite blanche,
Sortent pour résonner de rocher en rocher,
Et, tout d'un coup, des hauts plateaux, une avalanche
Sur le torrent, et comme un pont, vient se coucher.

La nature, longtemps immuable et muette,
S'anime enfin, la brise est tiède à respirer,
La neige fond, s'écoule en cascade et se jette
Dans la vallée obscure et qu'elle fait vibrer.

On voit au loin des prés qui, tantôt, sous la neige
Confusément gonflée, étaient encore épars,
Des bois qu'un dernier voile immaculé protège
Et qui dormaient cachés aux pas comme aux regards.

Des oiseaux apportés par la nouvelle brise
S'abattent sur le front épais de la forêt,
La cascade les mouille et le soleil les grise
Et, derrière eux, la fleur innocente apparaît.

O beau printemps, puissance éternelle de vie,
D'un horrible désert tu fais un paradis,
Et la saison d'hiver, par ton feu poursuivie,
Jette, quand tu l'atteins, des rameaux reverdis.

Ainsi, dans la montagne où mon épreuve humaine
Se poursuit, ô printemps, apaise mes douleurs,
Et, dans ce cœur, pareil au sombre hiver, ramène
La verdure et l'espoir, le courage et les fleurs.

III

HYMNE AU DÉPART

J'ai compris votre voix, ô torrent, ô montagnes,
O vous que le printemps est venu transformer !
Je verrai la Provence et ses belles campagnes
Car, mon cœur, votre voix a su le ranimer !

L'aurore qui rayonne aux plaines d'Italie
De son pas incertain et doré doit marcher
Sur le versant des pics où le destin me lie
Et déjà mon bâton sonne sur le rocher.

Adieu, cœurs sourds, ô cœurs de soldats, jeunes hommes
Qu'une patrie amère élève pour la mort,
Vous qui pliez vos fronts innocents sous des sommes
De maux et l'injustice éternelle du sort !

Dans la fraîcheur de l'aube et l'ombre de vos chambres
Vous vous baignez encore aux flots lents du sommeil,
Puissiez-vous, comme moi, dans vos cœurs, sur vos membres,
Accueillir au réveil tout le libre soleil !

De l'abîme ma vie enfin s'est échappée !
Pénétré des conseils de l'onde et du printemps
Je pars, je m'abandonne à la route escarpée
Et je descends vers vous, rivages éclatants !

Adieu, clair horizon des monts dont la prière
Monte vers le ciel bleu sous un beau vêtement
De forêts, horizon de cascade et de pierre !
A mon voyage, au long des routes, sois clément !

Sous mon bâton et sous mes pas, par intervalles,
Des cailloux chantent en glissant, le jour grandit,
Et je songe au murmure incessant des cigales
Là-bas, dans l'olivier, quand triomphe midi.

IV

CHANT DE VOYAGE]

Tu conduis près de moi, toujours pur, tes eaux bleues,
O torrent, de ma fuite unique compagnon :
S'enlaçant l'une à l'autre et dansant, vois les lieues
Grandir derrière nous au fond de l'horizon.

Après les noirs sapins et les sombres mélèzes,
Après les hauts plateaux, leurs herbes et leurs fleurs,
Voici des jardins clos où déjà des fruits pèsent
Et des maisons aux murs éclatants de couleurs.

O douceur d'arriver quand le soleil se couche
Dans un humble village assis sur le chemin !
L'enfant qui joue ainsi qu'un oiseau s'effarouche,
Mais la mère lui fait un signe de la main.

Bientôt l'ombre nocturne et les montagnes blanches
Composent de grands corps indécis dans les cieux,
La route est vide et, seule, au loin, parmi des branches,
Une fontaine parle aux toits silencieux.

Douceur de repartir quand l'aube étincelante
Fleurit sur les sommets, quand, fumants, les chevaux
Entrent dans les brancards de la charrette lente
Et que les paysans sortent pour leurs travaux.

Des rayons vaporeux couvrent les pâturages,
Le coq chante et l'oiseau traverse l'air mouillé,
Dans un bruit de grelots passent des attelages,
Des volets claquent au village réveillé.

Un lac d'argent, au pied des monts, parfois miroite,
Son eau froide est un œil grand ouvert sur l'azur :
O bonheur de voguer dans une barque étroite
Sur les reflets de la montagne et du ciel pur !

Mais les cieux élargis et les crêtes plus basses,
Un vent plus chaud, je ne sais quoi dans le lointain,
Tout indique à mon cœur la fin des courses lasses,
La Provence voisine et le repos certain.

La vallée a cessé, nous entrons dans la plaine,
O torrent, et tes flots légers vont me quitter :
Adieu, suis le destin de l'onde qui t'entraîne.
Laisse-toi, vers le fleuve et la mer, emporter !

Pour moi, déjà grisé des vignes et des roses,
Dans la ville embaumée et fille du soleil
Dont le platane frais couvre les maisons closes,
J'entrerai pour goûter le songe et le sommeil.

(Vallée de l'Ubaye.)

SALUT A LA PROVENCE

Provence de la mer, des monts et de la plaine,
Fille du ciel, de l'onde et du soleil d'été,
Accueille ton enfant, que son âme soit pleine
Encor de ta beauté !

Je te reviens plus fort mais plus mélancolique :
Les Alpes, la grandeur morne de leurs hivers
Ont pesé sur mon front, la servitude antique
M'a lié de ses fers !

Que tes bois d'oliviers où des maisons dorées
Songent sous le soleil, que tes villes, tes champs,
Tes rivages, ton fleuve et tes sources sacrées
Ressuscitent mes chants !

Comme un jardin privé moi qui t'ai parcourue
Je t'aime dans le vol des jours et des saisons
O terre maternelle, ô Provence apparue
Enfin, aux horizons !

VI

SOUVENIR AUX ALPES DE BRIANÇON

I

Alpes de Briançon ! quand la blanche étendue
Des pics que l'horizon l'un à l'autre enchaînait
Des hauteurs d'un plateau s'ouvrait devant ma vue,
Quand le soleil, oiseau solitaire, planait,

Quand la nuit, du lien des rayons délivrée,
Montait au long des monts et quand, sur le sommet,
L'irradiation de la lune sacrée
Ainsi qu'un grand bûcher de vapeurs s'allumait,

Quand dans ta coupe aux bords épaissis par la glace
Tu reflétais le cœur de l'azur immortel
Et les pics où les vents déchainés sont en chasse,
Lac isolé, miroir d'un temple et d'un autel,

Quand la vallée au pas bondissant d'une aurore
Qui descendait, rieuse, une écharpe à la main,
Tressaillait tout entière, éclatante et sonore,
Dans ses rochers, ses eaux, sa neige et son chemin,

Alpes de Briançon, si tristes et si blanches,
Royaume de l'hiver et lieu de mon exil,
J'oubliais que vos monts et vos bois, sous leurs branches,
Me voyaient ceint d'un sabre et porteur d'un fusil,

J'oubliais, dans la paix des neiges éternelles,
Le tumulte et la guerre apportés sur les monts,
Les bouches des canons obscures et cruelles
Et les hommes courbant, autour d'elles, leurs fronts.

II

Et je chantais : « Le bruit des armes et des voix
Se mélange au murmure affaibli de tes ondes
Torrent lointain ! Toujours, cependant, je te vois
Et, sur ton bord, le fort aux murailles profondes.

« Montons plus haut ! le mont s'enfonce dans l'azur,
D'après rochers, des bois farouches le défendent.
Je trouverai sur les sommets et dans l'air pur
La solitude et le silence qui m'attendent.

« D'ici, je cherche en vain le torrent et le fort,
Des nuages flottants me voilent la vallée,
Mais quel écho soudain de misère et de mort
M'arrive, déchirant mon âme désolée ?

« Ah ! pour vous fuir, échos et bruits agonisants,
O râles de tambours et sanglots de trompettes,
Je vais monter plus haut, vers les pics blanchissants,
Où se posent l'aurore et l'aigle des tempêtes.

« Là, je n'entendrai rien, sinon la voix des vents
Dont la suavité glaciale m'apaise
Car elle cache au fond de leurs replis mouvants
L'odeur sombre ravie aux branches du mélèze. »

III

Et que de fois, la nuit, aux heures ténébreuses,
Quand mon esprit, frappé de tristesse, veillait,
Ou quand le lourd fusil à mes mains douloureuses
Ainsi que le tonnerre éclatait et brillait,

Que de fois j'ai songé, villes, rivières, plaines,
Champs de blés, bois de pins et de blancs oliviers,
O terre italienne, abandonnant mes peines,
A posséder enfin tes plaisirs enviés !

Et mon esprit vivait à Gênes, à Venise,
A Florence ou l'Arno reflète des palais,
A Rome dans la gloire et la poussière assise,
A Naples la divine, à Palerme, et j'allais

Vers vous, aussi, beaux lacs, ô lacs de Lombardie,
Dont les flots sont chargés d'odeurs et de couleurs
Et pressent mollement la poitrine arrondie
D'une île montagnieuse et couverte de fleurs !

VII

L'HYMNE DE LA TERRE AU POÈTE

I

Avec l'arbre et la fleur, mon fils, je t'ai nourri
De tout mon sang et de l'azur de mon haleine,
J'ai tiré de mon sein, quand ta bouche a souri,
Pour t'abriter, la maison blanche de la plaine.

Sous tes pas j'ai placé le doux gazon nouveau,
J'ai disposé le ciel des feuilles pour ton songe
Et j'ai fait ton enfance un paradis si beau
Que ton regret, comme des racines, y plonge.

Ah ! souviens-toi du fleuve et du soleil levant,
Des champs où la rosée illumine les vignes,
Des peupliers d'argent et d'or, amis du vent,
Des horizons croissant dans le bleu de leurs lignes !

Force du souvenir ! O mon fils, je revois
Moi-même tes yeux bleus fleuris près de mes roses !
J'entends encor les sons enfantins de ta voix
Qui se forme, hésitante, à tes lèvres décloses.

Foulant l'herbe, blessant les fleurs, cueillant les fruits
Tu marchais, respecté comme un dieu par les bêtes,
Et la campagne immense avec ses mille bruits
Développait toute la pompe de ses fêtes.

II

Bientôt, à la faveur des rapides printemps,
Quand ton corps s'éleva sur les plaines natales
Ainsi qu'un jeune chêne aux rameaux éclatants
De feuilles qui fait signe aux lointaines rafales,

J'offris à tes regards les rives de la mer
Dont les ondes me font une molle ceinture
Pour que ton âme, en contemplant le flot amer,
Comme le flot amer devint profonde et pure.

Je te montrai les monts, mes fils immaculés,
Tu troublas de tes pas le silence des cimes,
Tu bus l'eau des torrents par l'écume voilés
Et ton cœur s'affermir au bord de leurs abîmes.

Quand tu voulus aimer les hommes et souffrir
Je te suivis au sein de leurs asiles sombres
Où les rayonnements des métaux font mourir
Et j'écartai de toi les terreurs et les ombres,

Car, depuis ta naissance, une invisible fleur
Epanouit autour de toi son charme antique
Et tu ne connaîtras la mort ni la douleur,
Etant rempli d'un grand tumulte prophétique.

III

Le chant ! Je t'ai donné le chant, comme aux oiseaux !
A la chute du soir que ton hymne s'élève,
Qu'il souffle avec les vents et coule avec les eaux,
Et qu'en astres de flamme et de feux il s'achève !

Qu'il reprenne avec l'aube et le jeune soleil !
Qu'il soit le rayon d'or qui frappe la verdure
Et la clarté qui porte aux êtres le réveil,
Qu'il aide à l'éblouissement de la nature !

Quand la saison le veut et quand le fleuve vert
Des sèves me parcourt, reflétant les prairies
Et les bois qui vont naître au départ de l'hiver,
Que tes strophes comme ma face soient fleuries !

Célèbre l'homme qui succombe sous l'amour,
Le désir, les baisers, les transports d'hyménée,
Et toi-même, vaincu par sa force, à ton tour,
Et la vierge d'avril par les taillis menée.

Ainsi, ni le silence et le mal triomphant,
Ni les ans épuisés n'effaceront ta trace
Car tu posséderas ma gloire, ô mon enfant,
Et tu seras le vent de ma beauté qui passe.



LIVRE DEUXIÈME

I

LA RENCONTRE

La ville où je vivais, ville étroite et tranquille,
Le platane l'endort sous ses rameaux épais,
L'olivier l'enrichit des ondes de son huile
Et, d'un feuillage bleu, l'entourne de paix.

Des coteaux ombragés de pins et que parfume
La fleur de la lavande, on voit au loin la mer,
Parfois comme un encens une légère brume
Monte vers le soleil, au salut d'un steamer.

Comme une grotte obscure où la fraîcheur ruisselle
Quand les feux de l'été font les cieux palpitants,
Cette ville répand une douceur mortelle
Assoupie elle-même avec ses habitants.

Là, sous l'azur doré, près de l'eau des fontaines,
Les hommes ont le cœur noble mais indolent,
Les fureurs des saisons sont rares et lointaines
Et le rythme des jours s'y déroule plus lent.

*
* *

Je sortais, tout pensif, de mon adolescence,
Un chemin noir s'ouvrait au-devant de mes pas,
C'était une nouvelle et terrible naissance
Sous un soleil voilé qu'on ne reconnaît pas.

Les longs ravissements, les espoirs et les songes
Comme autant de rayons avaient fui de mon cœur
Et je ne croyais plus à vous, divins mensonges,
Héros, fables, ô fruits de l'esprit créateur !

L'angoisse de la vie avait mis sur ma bouche
Une amertume immense et que je savourais,
A peine née au jour ma jeunesse farouche
Rêvait de solitude et de sombres forêts.

Jamais encor l'amour de sa parole tendre
N'avait fait retentir l'air pur autour de moi,
J'allais, silencieux, sans voir et sans entendre
Si le printemps jetait partout son long émoi.

*
* *

Or, un soir que j'avais erré sur la colline,
Promenant ma tristesse et pleurant sans raisons,
Je revenais, déjà la ville était voisine
Et la nuit avec moi marchait vers les maisons.

Grande et belle et portant une cruche brillante
Une fille passa, sa gorge était en fleur,
Et les plis de sa robe, à sa hanche vaillante,
Montraient leur harmonie et toute leur ampleur.

Muet, je la suivis sur la place publique
Où des dauphins de marbre emplissent un bassin.
La nuit tombait, l'instant était si magnifique
Que je l'aurais pressé, frémissant, sur mon sein.

Tandis que l'eau coulait au fond du grès sonore
Je lui dis, et mon cœur tremblait avec ma voix :
« Es-tu fille de l'homme ou fille de l'aurore
O toi qui m'éblouis et que pourtant je vois ? »

*
* *

Elle rit et s'enfuit, rougissante et légère,
En me laissant parler encore dans le soir...
Et depuis lors, brûlé d'une flamme étrangère,
Je connus de nouveau l'allégresse et l'espoir.

*
* *

Puissance de l'amour ! tes soudaines approches
Mûrissent tout d'un coup les cœurs comme des fruits !
L'adolescent ami des arbres et des roches
Se mêle à l'homme, heureux des rires et des bruits !

Le printemps, la Provence où la vie est si douce,
La jeunesse, le sang enfin tumultueux,
La gloire, tout renaît ! Une lumière pousse
Devant elle l'angoisse et ses flots ténébreux !

Et, dans la ville calme, à l'ombre de ses rues,
Il voit un peuple errer, peuple mystérieux,
Dont les formes, selon son désir apparues,
Le suivent en chantant et reflètent ses yeux !

II

HYMNE AU PRINTEMPS

Aux bras de l'hiver défaillants
Printemps, tu te ranimes !
Et les arbres sont tressaillants
Des racines aux cimes !

Le sang, dans mon cœur langoureux,
Gronde comme une sève,
Le vent des hymnes amoureux,
M'emporte et me soulève !

Le long des saules transparents
Et de la source verte
La vierge à mes regards errants
Soudaine, s'est offerte !

*
* *

Elle marchait dans le matin
Ainsi qu'une déesse,
Les fleurs et l'herbe du chemin
Se courbaient de tendresse !

O roses, voici votre sœur !
Et vous, colombes pâles,
Accordez-lui votre douceur
D'amantes triomphales !

Ses beaux yeux sont d'un ton changeant
Comme l'onde à l'aurore
Et parfois un éclair d'argent
Les perce et les colore !

*
* *

Dans tes grottes et dans tes prés,
Roi des ondes sauvages,
Favorise la vierge auprès
De tes jeunes feuillages !

Plus haut que les claires chansons
Qui sifflent dans tes branches
Fais chanter le chœur des frissons
Dans ses belles chairs blanches !

Farouches et plus éclatants
Que tes nouvelles roses
Retiens ses charmes inconstants
Sous tes verdure closes !

*
* *

Dans ton empire retrouvé
Je vais, suivant ta trace,
Le vent léger qui s'est levé
Invisible, m'embrasse !

Ah ! printemps, je suis pénétré
D'une langueur étrange,
Je ne sais quel profil sacré
Se mêle à ta louange !

Printemps, printemps, épargne-moi
Les flammes que tu jettes :
L'amour se tient derrière toi,
Seigneur des violettes !

III

LA MAISON HEUREUSE

Maison-Rose ! Couronne à la blanche colline
Où tu cachais ton rêve à l'ombre des grands pins,
Toujours mon souvenir comme un ramier s'incline
Vers tes murs, couleur d'aube et d'innocence peints !

*
* *

Quand l'aube étincelante emplissait la campagne,
Quand les oiseaux du toit commençaient leur doux bruit,
Tu t'éveillais dans un sourire, ô ma compagne,
Les yeux vagues encor des rêves de la nuit.

L'air frais et le soleil, par la fenêtre ouverte,
Nous apportaient l'appel de la vie et du jour
Et, pour nous, sous les pins pères d'une ombre verte,
Les plus beaux des instants préparaient leur retour.

Souviens-toi ! Des genêts dorés venaient d'éclore,
Leurs buissons, tout brillants sous la rosée en pleurs,
Exhalaient des parfums en offrande à l'aurore,
Je revenais, pliant sous les branches de fleurs.

Je te les dédiais, ô vivante statue,
 T'ayant trouvée, offerte au grand soleil ami,
 Sur la pierre du seuil, debout, la gorge nue,
 Allaitant notre enfant qui dormait à demi.

*
 * *

Des jeux et des travaux occupaient la journée,
 Elle se déroulait dans le chant des oiseaux
 Comme on voit une vague errante, abandonnée,
 Qui sans cesse renaît sous de nouvelles eaux.

Riant, ou bien blessés soudain de rêverie,
 Nous allions, asservis aux caprices du vent,
 Qui pleurait dans les pins d'une lyre assombrie
 Ou tordait des genêts les thyrses d'or vivant.

Parfois, dans le jardin, dos courbé vers la terre,
 De la bêche brillante et dure sous la main
 Je fécondais le sol, célébrant le mystère
 Qui fiance le monde et le labeur humain.

Et quand, pour les repas, assise à notre table,
 Tu disposais le pain, les légumes, les fruits,
 Je croyais voir Cérès, la déesse équitable
 Qui prend notre sueur et donne ses produits.

*
 * *

L'heure du soir était surtout pleine de grâce.
 Le soleil se couchait sur les coteaux lointains.
 Silencieux tous deux, au bord de la terrasse,
 Nous suivions du regard ses rayons presque éteints.

Tout s'empourprait autour de nous et la colline
Était comme un autel de flamme à la splendeur!
Sur notre face et jusqu'au fond de la poitrine
Nous recevions le sang du dieu mourant d'ardeur.

Mais de la ville blanche et sous nos pieds blottie
Des bruits vagues, appels, sons de cloches, chansons,
Montaient avec le soir, cette vie amortie
Annonçait le silence et l'ombre aux horizons.

Et la nuit était là, brillante sous ses voiles,
Les pins et les genêts formaient un groupe noir,
Sur la colline et sur la ville des étoiles
En lentes gouttes d'or commençaient à pleuvoir.

*
* *

Et nous vivions ainsi, près de toi, Maison-Rose,
Reconnaissants de ton amour et de tes soins,
Notre enfant fleurissait comme une tendre rose,
De ses jeux innocents tes murs étaient témoins !

Ses beaux yeux où la nuit d'automne s'est mirée
Suivaient vers le bassin le vol des ramiers gris.
Il appelait sa mère, et sa mère attirée
Mêlait son rire au sien et ses cris à ses cris.

Déjà ses premiers pas, incertains et fragiles,
Le conduisaient le long des murs et près des fleurs :
Le soleil confondait sous ses regards fertiles
Les fleurs et notre fils et mêlait leurs couleurs.

Au jour tombant, tout nu, dans le bassin de pierre
Ainsi qu'un jeune amour il prenait ses ébats :
L'eau limpide, l'air pur et la belle lumière
Se livraient sur sa chair de gracieux combats.

*
* *

Certains jours, le sentier, empli de voix joyeuses,
Amenait des amis en troupe et la maison
Resplendissait du feu de leurs faces rieuses
Autant que de l'éclat de la belle saison.

Et tu cueillais des fleurs pour embaumer la salle,
Tu disposais les fruits et les verres brillants,
Volets clos des rayons s'allongeaient sur la dalle
Et les dieux des repas nous étaient bienveillants.

Un ami, cœur aimant, d'une bouche attendrie
Nous contait le bonheur paisible de ses jours,
Par une pente aisée, en lui, la causerie
Descendait à l'aveu de ses belles amours.

Et cet autre, poète à la langue dorée,
S'accoudant à la table et rêvant, nous disait
De tels mots qu'au-dessus de sa tête inspirée
Un rayon s'arrêtait et le divinisait.

*
* *

Mais je me tais ! Ma voix allait se faire amère
Pour regretter ces temps enfuis sous le soleil :
Pardonne, ô Maison-Rose, ardente et douce mère
Qui veillas sur nos jours et sur notre sommeil !

Pardonne ! les regrets sont le propre de l'homme !
Par un triste pouvoir de son cœur ténébreux
Il laisse le présent, sublime à vivre, et nomme
Les instants du passé seuls instants bienheureux !

IV

L'HYMNE DU VEILLEUR D'AMOUR

Ne la réveillez pas
La belle entre les belles !
Elle embaume mes bras
De ses roses nouvelles,
Ne la réveillez pas.

Quand le soir est tombé
Elle s'est endormie
Et son front s'est courbé
Sur mon épaule amie
Quand le soir est tombé.

Que l'on cesse les chants,
Les danses et les rires,
Et que seul dans les champs
Rossignol tu soupire
Que l'on cesse les chants.

Jusqu'à l'heure du jour
Je voudrais que mon songe
De bonheur et d'amour
Près d'elle se prolonge
Jusqu'à l'heure du jour.

Éloignez-vous d'ici
Puisqu'elle se repose
Et puisqu'elle est ainsi
Qu'une douce fleur close,
Éloignez-vous d'ici.

Quand l'aurore viendra
Comme une sœur aînée
Elle l'éveillera
De sa main parfumée
Quand l'aurore viendra.

A L'INSPIRATRICE

Enfin, voici ton corps, tes mains qui me répondent,
Voici la coupe chaude et blanche de tes seins
Où l'azur et le sang, dans le lait, se confondent,
L'amphore de tes flancs, l'arc tendu de tes reins !

Voici tes bras, parmi les plis de ta chair ample,
Pareils à deux serpents soudainement jaillis,
Et tes jambes, piliers qui soutiennent un temple
Où la rose triomphe et s'entoure de lys !

La jeunesse et l'amour t'ont formée, ô statue,
Pour être l'ornement suprême de mes jours,
Toi seule sais donner à mon âme abattue
L'ivresse qu'elle cherche et qui la fuit toujours.

Je voudrais modeler d'après toi mes poèmes
Et que ton souffle inspire et soulève leurs vers,
Ainsi, pleins de ta force, ils verraient en eux-mêmes
L'humanité s'unir enfin à l'univers.

De ces strophes, déjà, j'ai compté la mesure
Sur ton épaule nue, avec des doigts discrets,
Tandis que mon esprit écoutait la nature
Manifester en toi son ordre et ses secrets.

VI

HYMNE SUR LA MORT D'UNE VIERGE

O toi que j'ai connue, à l'âge
Incertain de la puberté,
Jeune fille, déjà l'image
De la femme et de la beauté,

Toi que les rires et la vie
Ornaient de leurs tendres couleurs
Et dont la présence ravie
Charmait les hommes et les fleurs,

Toi qu'adorables les années
Saluaient de leur blanche main
Et que les saisons fortunées
Fêtaient en chœur sur le chemin,

Tu meurs, à ta gorge oppressée
Un grand silence est descendu
Et sur le ciel de ta pensée
Un voile sombre est répandu !

*
* *

Ah ! malgré les splendeurs funèbres,
Le char imposant des défunts,
Les pleurs d'argent sur les ténèbres
De l'église, les lourds parfums,

Malgré le cortège des vierges,
L'ample moisson des orangers,
Les chants, les prières, les cierges
En buissons de flamme rangés,

Malgré les cyprès et les roses,
Les marbres brillants au soleil
Et les barrières de fer closes
Sur le lieu de ton pur sommeil,

Jeune fille, ta destinée
A nos yeux ne s'adoucit pas,
Car ta grâce n'était pas née
Pour s'unir encore au trépas !

*
* *

Mais, au bord de la mer bruyante
Qui bat ta ville et ta maison,
Je t'aimerais toujours vivante
Et debout contre l'horizon,

Suivant des yeux le beau navire
Qui fend et soulève les flots
A l'heure où le soleil expire
Parmi les chants des matelots !

Je t'aimerais au sein des danses
Sous les feuillages déployés
Te grisant de simples cadences
Et les yeux d'extase noyés !

Puis, accoudée et solitaire,
Écoutant dans la nuit d'été
Quelles paroles de mystère
Du fond de ton cœur ont monté !

*
* *

La mort, comme une sœur farouche,
Hélas, t'a soustraite à l'amour :
Les baisers d'hymen sur ta bouche
Rougissants n'ont pas vu le jour !

Et c'est pourquoi, les mains légères,
Tes compagnes, chaque printemps,
T'orneront de fleurs passagères
Roses blanches, lys éclatants !

Et c'est pourquoi, dans ta jeunesse,
Avec ton front délicieux,
Jeune fille, plein de tristesse,
Je te porte au fond de mes yeux,

Moi qui, de la voix et de l'âme,
Pour tes noces aurais chanté
Un bondissant épithalame
A ta fière virginité !

VII

HYMNE A LA TRISTESSE

Coupe d'ombre, à tes bords embaumés de vin noir,
Dans ma jeunesse ardente et soumise à la joie
Je n'ai pas bu souvent !

J'attendrai que mon âge, à son automne, ploie
Pareil aux arbres dont les branches dans le soir
Gémissent sous le vent !

J'attendrai que ma vie à la terre enlacée
Détourne mes regards mourants de la beauté,
Leur amante immortelle !

Et que des passions, plus rouges que l'été,
Aient assailli longtemps mon âme et l'aient blessée
De leur flamme cruelle !

*
* *

Hier, dans la splendeur des monts immaculés
Qui reflétaient pour moi les couleurs de l'aurore
Et les étoiles d'or,

O Tristesse qui viens sans que l'homme t'implore
Tu me donnas, mes yeux d'exil étant voilés,
Le désir de la mort !

Délivré maintenant des monts de servitude
 Où la trompette effarouchait les bois sacrés,
 Tristesse, coupe d'ombre,
 Et pressé par les bras de l'amour adorés,
 Daigne répandre, loin de notre solitude,
 Les flots de ton vin sombre !

*
 * *

La femme se dérobe au cœur qu'elle a séduit
 Et j'ai vu qu'un hiver faisait danser les feuilles
 Dans les soleils couchants !
 Mais le bonheur, sous les mensonges, tu le cueilles
 Et la clarté sur le sein même de la nuit,
 O jeunesse des ans !
 Et tu ris de la nuit, de l'ombre et du silence,
 De l'hiver qui moissonne tout dans la forêt
 De sa bise tranchante,
 Tu ris des trahisons quand l'amour reparaît
 Aux profondeurs des yeux d'où son charme s'élance
 Comme une source chante !

*
 * *

Ce soir, pourtant, le ciel confondu dans les eaux,
 La chute du soleil parmi sa propre cendre
 Et le poids de mon cœur
 Ont approché la coupe d'ombre et fait descendre
 Au fond de moi l'effroi qui touche les oiseaux
 Devant le soir vainqueur !
 Et je songeais du feu qui s'éteint dans les temples,
 De la saison qui meurt de nouveau dans les bois,
 Et des dieux de la terre
 Quand l'harmonie étant accourue à ma voix
 Je te noyai, Tristesse, au choc de ses flots amples,
 En chantant ton mystère !

LIVRE TROISIÈME

I

LE CHANT DU MARIN

I

LOUANGE DE LA MER

La mer ! je ne sais plus, enfant de l'onde amère,
Si même je la vis une première fois !
Elle couvrit les cris de douleur de ma mère
Quand je naquis, avec sa redoutable voix !

Et, depuis lors, pareil à la fleur de l'écume,
Elle m'emporte et me balance et me retient !
Que son sein sous la foudre ou le soleil s'allume
Le rêve de ma vie est perdu dans le sien !

Ah ! qui dira la mer, son charme et son caprice ?
Sa tragique beauté qui la célébrera ?
Et ses noms : souveraine, auguste, bienfaitrice,
Ses grandeurs, ses vertus, qui les dénombrera ?

Elle est pure, elle est chaste et pareille à l'amante
Qui, dans les soirs d'été, se dévoile et s'étend !
Et le songe invité par sa face calmante
Près d'elle dans la nuit languissamment descend !

Sa vague bleue autant que la brise m'est douce
Quand elle bat mon sein à grands coups et je crois
Que mon cœur bondissant l'attire et la repousse
Et que du monde entier, lentement, je m'accrois !

Mais la mer est encor la sauvage déesse
Qui se tord de désir sur son immense lit
Et qui, vers le soleil, impudique, se dresse
Robe gonflée, avec la mort à chaque pli !

De sa plainte immortelle au loin retentissante
Elle appelle la foudre et la troupe des vents
Et sa vague assombrie, épaisse et mugissante,
Se lève et prend d'assaut les horizons mouvants !

Elle joue avec l'homme et son tremblant navire
Qui vogue sous l'horreur des astres ennemis,
Au choc des flots la voile cède et se déchire
Et les sens et les cœurs à la peur sont soumis !

Puis, ramenant la paix sur ses ondes sacrées,
Elle frissonne à peine au jet des noirs filets
Et, poissons d'or, coraux sanglants, conques nacrées,
Elle mêle à ces fruits la mousse et les galets !

Toute la vie au fond de la mer est en germe.
Là, le rocher lui-même est un être animé.
Dans ses antres obscurs, énorme, elle renferme
Un monde monstrueux de ténèbres formé !

Elle est la grande source et garde en sa mémoire
L'aspect de l'homme issu de son propre limon
Et n'a-t-elle pas vu, rayonnante de gloire,
Vénus fleurir, avec l'éclat du sel au front ?

Qu'offerte ainsi, dans l'or d'une aurore sublime,
Sous le ruissellement glauque des flots amers,
La nouvelle beauté resplendisse et s'anime !
— Signe de la puissance éternelle des mers !

II

LE RETOUR

Sur le mât du navire, oiseau qui te reposes,
O tendre messager, écoute le marin !
Toi qui rejoins ton nid, le printemps et les roses,
Ta vue a soulevé mon cœur et mon chagrin !

J'ai vécu longuement, errant et solitaire,
Par la fureur des flots sans cesse offert aux cieus,
Oublieux de la vie, oublieux de la terre,
Dans les bras de la mer, mon épouse aux grands yeux !

Navire, hâte-toi ! Blessé de lassitude
Je mélange à mes chants des larmes sur ton bord,
Impassible témoin de mon inquiétude
Connaîtrons-nous la paix et le repos du port ?

Quand verrai-je surgir avec sa pointe blanche
L'église du village où je suis attendu ?
O le jour du retour, la foule qui se penche,
Les cloches, les vivats et mon nom entendu !

Je saute sur la rive et ma mère m'embrasse :
 « O mon fils, me dit-elle, ô mon fils, est-ce toi ?
 La mer me l'avait prise, elle me rend ma race,
 Que la mer soit bénie et reçoive ma foi ! »

— « Je te reviens plus fort et plus mélancolique,
 O ma mère, et je sais sur la vie et la mort
 D'autres secrets que ceux de ton esprit antique
 Car toute ma jeunesse au creux des vagues dort ! »

— « De tendresse, ô mon fils, et de plaisir privée,
 La tête du marin s'étourdit aisément !
 Et, déjà, ces doux pleurs, les pleurs de l'arrivée,
 Ton rire les arrête et ton cœur les dément ! »

— « Entendez-vous ces chants, ma mère, et ces cadences
 Là-bas où le feuillage épaissit les treillis
 Des couples enivrés de la langueur des danses
 Tournent, le sein battant et les yeux recueillis ! »

— « Va, mon fils, va goûter aux douceurs de la terre !
 Fais retentir le sol sous ton pas triomphant !
 Si la mer t'a nourri de force et de mystère
 Elle t'a conservé ta belle âme d'enfant ! »

Et je chantais ainsi dans les plus hauts cordages !
 Sous moi, la blanche voile à la brise s'enflait,
 Et, jusqu'à l'infini, sans vague et sans rivages,
 La grande mer à mes regards se déroulait !

III

LE DÉPART

O terre, j'ai connu ton calme et tes délices !
 Dans tes champs où les morts s'unissent aux vivants
 J'ai suivi les saisons et les purs sacrifices
 Que les plantes leur font à la flamme des vents !

J'ai reposé longtemps, entre des murs de pierre,
Par tes fruits et tes vins mes esprits endormis,
Et je garde, vivants et beaux, sous ma paupière,
Tes bois tumultueux et tes vallons amis !

J'ai tenu dans mes bras, docile et balancée
Sous les souffles puissants du rythme et de l'amour,
O douceur, une claire et tendre fiancée
Dont la blanche présence embaume mon retour !

Adieu, pourtant, prairie et cendre des ancêtres,
Plaisirs, jeux innocents, danses sur les chemins !
De l'âme du marin les destins sont les maîtres
O ma mère, et c'est eux qui séparent nos mains !

J'entends au loin la mer qui gronde et me rappelle
Et je sors à sa voix d'un magique sommeil,
L'aurore du départ sur la vague étincelle
Et le navire tend ses voiles au soleil !

Que tes enchantements me prennent, ô voyage !
Avec toi les plaisirs aux dangers sont mêlés.
Epuisons les parfums étranges d'un rivage
Et repartons, oiseaux sur la vague envolés !

Là-bas le beau soleil comme une fleur s'entr'ouvre :
C'est l'Asie opulente et rayonnante d'or,
Un immortel azur de son éclat y couvre
Des ports et des jardins où la volupté dort !

Nous arrivons, un temple orne le promontoire,
Cris, acclamations, langages inconnus,
Ports embrasés, couchants de pourpre et de victoire,
Forêts de mâts, tumulte et rameurs demi-nus !

Et puis, voici l'Afrique au milieu de ses sables :
L'eau, le pavé des quais, le ciel, tout est de feu,
Le mirage y bâtit des villes périssables
Et son désert nourrit le prophète et le dieu !

Mais voici, supportant des coraux en couronne,
L'Océanie avec ses îles, ses îlots,
Là le ciel est si doux et la vie est si bonne
Que la langueur se glisse au cœur des matelots !

Eldorados, pays des âmes chimériques,
Etendrons-nous jamais nos membres harassés
Par le flux éternel des grands flots atlantiques
Sous vos palmes, nos fronts d'arômes caressés ?

Emporte-moi, navire, ami des aventures,
Déjà le vent se lève et fait frémir tes flancs !
O réveils sur la mer, écueils, rives futures !
O chansons de l'écume et vols d'alcyons blancs !

II

A JACINTHUS

Jacinthus ! le poète à la lyre parfaite
Qui t'a donné la vie et t'a créé si beau,
Que la gloire l'invite à sa divine fête
Avant qu'il soit assis aux tables du tombeau !

Tu naquis de son âme, un jour, comme une étoile
Qui s'échappe du sein d'un monde éblouissant,
O Jacinthus, héros dressé sur une toile
Que le peintre colore avec son propre sang !

C'était dans ce pays du sud où la lumière
Pénètre le tissu des corps de son esprit,
Ton apparition n'y fut pas la première
Et la tige des dieux avec toi reflurit.

Impatient du temps, de l'homme et de la gloire,
Ta pensée habita dans les siècles futurs.
Le destin, se baignant aux flots de ta mémoire,
S'y dépouilla pour nous de ses voiles obscurs !

Aujourd'hui, protégé par le feu de tes ailes,
O jeune homme d'azur, tu t'assieds parmi nous,
Les enfants les plus beaux, les femmes les plus belles,
De guirlandes en fleurs embaument tes genoux !

Une aurore médite à ton front magnifique,
Ses rayons sont mêlés à l'or de tes cheveux,
Et ta bouche où brilla le charbon prophétique
S'ouvre pour accomplir nos espoirs et nos vœux.

O Jacinthus, permets à celui qui te chante,
Au poète témoin de tes exploits, permets
De surprendre, ébranlant la vallée et la pente,
L'écho des voix qui t'ont parlé sur les sommets !

III

LE CHANT DE L'OUVRIER

I

HYMNE AU SOLEIL NATAL

A l'heure où la cité se voile dans la brume,
Quand un soir sans clarté tombe du firmament,
Tu luis, soleil natal, et ta force rallume
Au ciel de ma mémoire un éblouissement !

O splendeur au-dessus des terres labourées,
Azur libre et flottant aux bords des horizons,
Près, océans de fleurs, dont les ondes dorées
Envahissent la route et le seuil des maisons !

Forêt grondante assise aux pentes des montagnes,
Cîme déserte, épouse et trône du matin,
Torrents lancés en conquérants dans les campagnes
Qui vous teignez de sang quand le soleil s'éteint !

Vallons entrecoupés de rochers et d'arbustes,
Villages révélés sous l'ombrage mouvant,
Noirs coteaux couronnés par des chênes robustes
Où se posent l'oiseau, le tonnerre et le vent !

Mon cœur m'emporte à vous ! O visions d'un âge
Vierge encor des langueurs mortelles de l'amour
Et qui laisse, brillante, errer sur son visage
Une pudeur pareille à l'aurore du jour !

Le printemps, souriant dans ses divines larmes,
M'entourait de parfums et de tremblants rayons
Et l'été qui portait le soleil sur ses armes
M'ouvrait la flamme et le silence des sillons !

L'automne m'enseignait les rites des vendanges
M'offrant sa coupe d'or débordante de fruits,
L'hiver amoncelait la paille dans les granges
Et pleurait dans le vent sur les arbres détruits !

La grande nuit qui passe et porte à ses épaules
Un arc de feu toujours tendu pour les combats
Me surprenait aux nappes d'eaux, mères des saules,
Qui se prêtaient en tressaillant à mes ébats !

Entourant de mes bras la branche balancée
Par la sève et la brise au-dessus du chemin,
Je dérobaï le nid fait d'herbe entrelacée
Et qui palpite comme un cœur sous votre main !

Je m'accroissais ainsi, nourri dans la lumière,
Comme une souple vigne appuyée aux ormeaux
Qui puise par ses pieds à la source première
Et qui tente du front le ciel et les oiseaux !

Tu présidais mes jeux et mes travaux rustiques
Car tu m'as vu, soleil, ardent soleil natal,
Haussant mes jeunes bras aux grands gestes antiques,
Fertiliser la terre à l'éclair du métal !

Ah ! pose-toi longtemps sur la nuit solitaire !
Et versez-moi la paix de votre souvenir
O jours d'enfance, jours passés près de la terre,
Dans le calme des champs qui m'auront vu partir !

II

LES TRAVAUX

L'ombre des nuits se traîne encore et se lamente
Sur la ville endormie au bord croulant des toits
Quand ma lampe fidèle, imitant l'aube ardente,
Brille sur mon réveil et vacille à mes doigts.

Lève-toi, prisonnier alourdi par tes chaînes,
Ton labeur éternel là-bas est attendu,
Marche, sur l'eau du fleuve et ses rives prochaines
Un suaire tissé de pluie est suspendu.

Voici la maison noire aux vitres enflammées,
La malédiction de l'homme est sur ses murs
Mais, près du foyer d'or des forges ranimées,
Déjà tes compagnons font des groupes obscurs.

Le feu palpite et jette au loin des étincelles,
Le marteau chante sur l'enclume et rebondit,
Une sueur de sang a jailli des aisselles
Et le fer indomptable et dompté resplendit.

C'est ici qu'on vous forge, éclatantes cuirasses,
Faites pour refléter le soleil et la mort,
Armes qui séparent les frères et les races,
Instruments de la haine et complices du sort.

Vous sortez de nos mains, innocentes charrues,
Qui, sur le sein fumant des terres, vous penchez,
Et vous, reines des blés, grandes faux apparues
Blanches sur le soir calme et les épis couchés.

C'est ici, dans le feu redouté, qu'on prépare
L'ornement des logis qu'on n'habitera pas :
Les lits profonds et lourds où le bonheur avare
Serre l'épouse et le plaisir entre ses bras.

Et toi, vaisseau léger, dont nous ornons la proue
Et pour qui nous courbons des ancres et des liens,
Tu n'emporteras pas, sur la mer qui se joue,
Dans l'azur et le vent, nos rêves et les tiens !

Hélas ! notre labeur, entre toutes les choses,
Est rempli d'amertume et de stérilité,
Les portes de la vie à jamais se sont closes
Sur notre servitude et notre pauvreté.

Quand nous sortons, au bord du fleuve, le soir tombe,
Nous suivons tristement le convoi du soleil
Et nous allons ainsi de l'une à l'autre tombe :
Du néant de l'effort à la mort du sommeil.

III

LA CITÉ DU SOLEIL

Le soleil, conduisant ses propres funérailles,
Ce soir, a rejeté le voile et les flambeaux
Pour bâtir dans le ciel des tours et des murailles
Avec la pourpre, l'or et l'azur en lambeaux.

O cité du soleil, l'espoir, à mon oreille,
Parle de sa voix pure et pleine de douceur
Et je vois dans mon cœur où l'avenir s'éveille
Une cité pareille à sa céleste sœur.

Compagnons accablés sous le sable des heures,
Vous qui perdez si vainement votre vigueur,
Accourez sur le seuil de mes hautes demeures
Et qu'il tremble et résonne à votre pied vainqueur !

Vous qui souffrez, amants des dieux et des chimères,
Par la mélancolie esprits martyrisés
Et qui ne sentez plus sur vos lèvres amères
Descendre la saveur humide des baisers,

Accourez ! je vous tends mon espoir et mon rêve
Comme une coupe immense et profonde de fleurs,
Le souffle des saisons futures la soulève,
L'immortelle rosée emplit ses flancs de pleurs !

Le souvenir des temps, emporté dans nos veines,
Où, des rires premiers de la création,
Les forêts et les mers sauvages étaient pleines,
M'éclaire et me conduit de son rouge rayon.

Et je marche au milieu de ces nouvelles races
Innombrables comme les roses au printemps
Elles se pressent aux balcons de leurs terrasses
Dans la nouvelle ville aux toits éblouissants.

Des jardins suspendus retombent sur les places
Dans un frémissement d'abeilles et d'oiseaux
Et le vent qui s'enlace à leurs verdure basses
Prête leurs fleurs aux tiges fraîches des jets d'eaux.

Les parfums, les rayons volent par grandes troupes
Au-dessus de la ville enchantée et l'amour
Voit renaître son culte antique dans les groupes
Qui s'éloignent vers l'ombre sainte tour à tour.

Mêlons-nous, mêlons-nous, sous les palmes heureuses,
A cette foule oisive et qui passe en chantant !
Les beaux marbres muets sous leurs paupières creuses
N'ont pas plus de candeur et de calme éclatant !

Hâtons-nous de jouir ! Délivré du mystère
L'homme est le souverain de l'azur et des flots,
La douleur et l'effort sont bannis de la terre,
L'éternelle beauté s'est unie au repos.

Mais, hélas ! notre rêve et ces ardents mirages,
Le soleil déclinant les entraîne avec lui
Et la cité de feu, de flamme et de nuages
S'engouffre lentement dans le cœur de la nuit !

IV

HYMNE HÉROÏQUE

Pénétré par la flamme immortelle du monde,
Toi qui, puisant l'audace au sein même du jour,
Dans notre âme inquiète et notre chair profonde
As ranimé la forme éparse de l'amour,

Les pays virginaux qui s'ouvrent aux caresses
De la pluie et du vent d'avril, tu les connus ;
Mais c'est vers les cités que tes fortes tendresses
Guidèrent tes regards et ton cœur ingénus.

Etant l'adorateur de la lumière antique
Tu vins, parmi les fleurs et les arbres des champs,
Chanter la gloire de l'Éden et ton cantique
Empruntait aux forêts leurs souffles tout puissants.

Bientôt, de tes deux mains, en unissant des ombres,
Tu fis jaillir la source vive des couleurs
Sur l'étendue obscure et les asiles sombres
Où l'homme marche accompagné par les douleurs.

Voici la ville noire aux reflets d'incendie,
Un lourd voile de brume enveloppe les corps,
Cette maison dans une fête s'irradie,
Devant elle la pauvreté compte ses morts.

Ici les passions brûlent comme des flammes,
L'or qui brille à des doigts vacillants a surgi,
Les baisers sont amers sur les lèvres des femmes,
Et des sanglots cruels aux clairons ont rugi.

Mais, sous la nuit terrible et dans cette tourmente,
Tu t'avances pareil au dieu dompteur du feu
Qui tordait sur sa forge une foudre éclatante
Impatiente d'éblouir tout le ciel bleu.

Une longue clameur des hommes t'accompagne,
La louange s'unit au courroux soulevé,
Car ta clarté grandit dans la vallée et gagne
Le nid d'horreur et d'ombre où le mal est couvé.

Ah ! marche dans ta force ! A ton front qui rayonne
Sous des lauriers gonflés de sève, nous offrons,
Pour tes combats et ton courage, une couronne
De palmes de justice et que nous tresserons.

V

LE CHANT DU PAYSAN

I

LES TRAVAUX ET LES JOURS

L'hirondelle est venue, avec de petits cris,
Annoncer au hameau son retour et sa joie :
Par la neige et l'hiver préservés et nourris
Les blés sortent de terre et la vigne rougeoie.

Que le printemps est doux parmi les bois nouveaux !
Un vent léger se joue aux branches odorantes.
Mais il traîne après lui la vie et ses travaux
Et nous allons, courbés sous ses mains accablantes.

Serviteurs de la terre et de nos instruments,
Tant que le clair du jour dans les espaces flotte
Nous taillons les vergers, les halliers, les sarments,
Nous poussons la charrue et nous brisons la motte.

Mais déjà le terrible été s'est éveillé
Sous l'ardeur du soleil de juin qui le calcine,
L'or opulent de la moisson s'est déroulé
Et sa vague en grondant bat à notre poitrine.

Demi-nus et fauchant dans l'air étincelant
 Qu'embrase de sa meute en feu la canicule
 Nous ne levons nos fronts et notre fer brûlant
 Qu'au souffle lourd qui monte avec le crépuscule.

A nos pieds, étalant la mort de ses épis,
 La plaine, au mouvement des vans, ronfle et tressaille
 Cependant que dans l'ombre et la nuit assoupis
 Des corps tombent de lassitude sur la paille.

Les grains dorés, formés en liquides monceaux,
 S'écroulent sur le sol des greniers et des granges
 Quand le soleil qui veille aux treilles en berceaux
 Nous appelle et nous guide aux sonores vendanges.

Sur la colline chaude, au fond des noirs vergers,
 De son pampre sacré la vigne nous couronne;
 Du poids de notre danse et de nos chants chargés
 Les raisins saignent dans la cuve où tout bouillonne.

Les vendanges, les fruits des espaliers cueillis,
 Ouvrent de la saison les lentes funérailles
 Puis la neige amassée aux horizons pâlis
 Tombe sur les labours et se mêle aux semailles.

II

LOUANGE DE L'HIVER

L'hiver, voici l'hiver, qui nous rend le repos,
 Célébrons-le, groupés autour des lourdes tables,
 Cependant que la voix s'élève des troupeaux
 Bêlant dans la chaleur et dans l'or des étables.

Un chêne, sous la hache en furie, a craqué
 Et mêlé sur le sol ses branches gémissantes
 Et maintenant son tronc par la flamme attaqué
 Inonde le foyer de sèves écumantes.

Joyeusement, le feu projette sur les murs
Notre ombre gigantesque et fait nos chairs vermeilles :
La servante, guidant l'osier de ses doigts sûrs,
Tresse les flancs légers des profondes corbeilles.

L'épouse, son beau front et ses cheveux courbés,
Tire l'aiguille fine aux clartés de la lampe,
Elle rougit, mes yeux sur elle sont tombés
Et le vent de l'amour a caressé sa tempe.

A son rouet, de laine éclatante vêtu,
La vieille femme file et, brisée, elle entonne
Un air mélancolique à l'enfant qui s'est tû
Et qui s'endort, bercé par le chant monotone.

Ne sont-ils pas, de nos victoires sur les blés,
Les témoins, ces pains d'or rangés près de nos verres ?
Par le pain et le vin, triomphes assemblés,
Oublions la campagne et ses travaux sévères.

Oublions-les, parmi les rires et les chants !
Au-dehors, le vent froid de décembre fait rage,
La glace et la tempête emprisonnent les champs,
Mais nos toits et nos cœurs ne connaissent l'orage !

III

SONGERIE

Seul, au coin de mon feu, rouge comme un soleil,
L'esprit des flammes d'or me soulève avec elles,
Autour de moi s'étend l'empire du sommeil
Et des songes errants me frappent de leurs ailes.

Et je me dis : Sait-on quel farouche artisan
A forgé les saisons, les destins et le monde ?
Sous sa foudre le chêne entr'ouvert est gisant,
L'homme tord ses deux mains et le fleuve son onde.

Les rochers sont des lieux de terreur et les bois
Gémissent sous le vent et les noires tempêtes,
A ses douleurs l'oiseau captif prête sa voix,
Mais que taisent les yeux sans fond des autres bêtes ?

Tout souffre et le malheur partout est triomphant,
Le cri du chêne encore assaille mes oreilles,
J'entends l'herbe qu'on foule et la terre qu'on fend,
Je vis en vous chevaux et chiens, brebis, abeilles.

Quand les fruits sont gonflés et que les blés jaunis
D'une lourde moisson sont les heureux présages,
Pourquoi se lèvent-ils aux lointains infinis
Cette lune sinistre et ces tristes nuages ?

Et je me dis encor : Là-bas, d'où vient la nuit,
Sur les rives d'un fleuve avec ses tours assise
Une ville se tient, bourdonnante de bruit,
Où le plaisir, dit-on, séjourne et s'éternise.

Là, le pain et le vin entrent dans les maisons
Sans être corrompus par la sueur amère,
A l'homme oisif les fleurs et les fruits des saisons
Font comme une couronne et la terre est sa mère !

Debout sur le seuil morne et glacé, de mes yeux
J'interroge la nuit muette et des alarmes
Me prennent quand le vent envahissant les cieux
Sanglotte et rend pareils les astres à des larmes.

Et je crois voir au loin mes instruments quittés
Se rouiller dans les champs tandis que le silence
De la mort est entré sous mes toits dévastés
D'où la flamme d'un feu de vagabonds s'élance !

VI

ÉLÉVATION DU MATIN

Dans les jardins d'été la lumière descend
Caressant l'herbe tendre et les buissons de roses,
Sur ses pas un sauvage et pâle adolescent
S'enivre des parfums et des métamorphoses.

Une mélancolie erre au fond de ses yeux
Mais il chante et l'oiseau se tait dans la campagne,
La fleur tourne vers lui son calice pieux,
Le ruisseau, d'un cristal bondissant, l'accompagne.

Ecoutez ! Il décrit le charme des saisons,
La beauté de la terre et, d'un son pur, il nomme
Tous les objets vivants sous les quatre horizons :
La pierre, l'animal, l'onde, la plante et l'homme !

*
* *

« A l'enfant qui s'éveille au rêve de la vie,
Tout sourit, l'horizon est plein de chants d'amour,
Il va, confondant l'aube et la nuit poursuivie
Par les regards mourants du jour !

« Ainsi, depuis le fleuve à la voix indomptable
 Qui berça ma naissance et mes premiers sommeils,
 Etonné par l'ardeur de l'azur insondable
 Où s'entrelacent les soleils,

« Et par la majesté profonde de la terre,
 Où la vie est unie à la clarté du ciel,
 Où l'homme écoute au creux de son cœur solitaire
 Le bruissement universel,

« J'ai vécu, transporté par l'extase et l'ivresse,
 Partageant la candeur des oiseaux et des fleurs
 Et consacrant à la lumière enchanteresse
 La rosée et mes propres pleurs !

« Le nuage, le vent qui passe, le brin d'herbe,
 Les sons et les parfums, l'éclair qu'on suit en vain,
 L'onde, l'humble village et la ville superbe,
 Autour de moi, tout est divin ! »

*
 * *

Écoutez ! Maintenant il fait, parmi les fleurs,
 Agir les passions et le désir farouche,
 Et la guerre et l'orgueil, la haine et les douleurs,
 Coulent en vers nombreux de son cœur à sa bouche :

*
 * *

« Étouffant la voix d'or des grands coqs vigilants
 Les clairons dans la plaine ont annoncé l'aurore,
 Les guerriers aux rayons du jour étincelants
 Font retentir le sol sous leur marche sonore. :

« Un souffle lumineux froisse les étendards,
 Les rangs, profonds et noirs, comme une moisson mûre,

Passen en ondoyant sous les calmes regards
De la mort, moissonneuse inévitable et sûre.

« A l'orient de pourpre un nuage a monté :
L'autre armée ! et l'écho farouche du tonnerre
S'échappe des canons, le calme de l'été
A fui devant l'horreur immense de la guerre.

« Cris de douleur ! Blessés fleurissant les halliers !
L'eau du fleuve est troublée et le sang y surnage.
Appels ! chutes de corps ! chevaux sans cavaliers !
Partout fume l'odeur cruelle du carnage.

« Mais, dressé sur un mont, l'impassible César,
Ainsi qu'une statue équestre, attend la gloire
Cependant que le vent docile du hasard
Pousse vers lui le vol obscur de la victoire. »

*
* *

Écoutez ! Écoutez ! à peine si sa voix
Qui frémissait du trouble et du feu de son âme
S'éteint, qu'elle reprend, en entrant dans les bois,
Et qu'elle les réchauffe au contact de sa flamme :

*
* *

« Je sais que le poète autant que le guerrier
Au mouvement du monde, hélas, sont nécessaires,
Mais je veux que mon front sous la paix du laurier
Et sa fraîcheur insigne, ô gloire, tu l'éclaires !

» Plus forte que la mort, déesse, et que l'amour,
Dès que mes yeux d'enfant virent ta noble face
Ils connurent le ciel et l'éternel séjour
Où l'ombre de la vie éphémère s'efface.

« Cédez, ô fleur guerrière, à la fleur pacifique !
Tous vos enchantements par elle contenus
Ne sauraient résister à son parfum magique
Empli de charmes inconnus !

« C'est elle qui bientôt dressera sur le monde
Son calice sans tache et du soleil baisé
Et qui garde, enfoui dans son âme profonde,
Tout l'avenir réalisé !

« Quand ton double visage, ô gloire, m'a hanté,
Je méditais, errant dans le noir crépuscule,
Devant ton harmonie et devant ta clarté
Le souvenir de l'aube héroïque recule.

« Ma patience et l'œuvre austère de mes mains,
Ont fait que ta présence adorable m'habite,
O gloire, que ton songe, au fond des cœurs humains,
Se lève maintenant et, vivant, me visite ! »

VII

LE CHANT DU VAGABOND

I

LA NATURE

Né du soleil et de la pluie, au bord des routes,
Aucun visage humain ne s'est penché sur moi,
Mais les caresses de l'azur, je les eus toutes,
Des monts vierges et de la plaine je suis roi !

Voyez, je suis semblable aux bêtes des montagnes
Et j'ai perdu le cœur de l'homme dans les bois,
Mais quand l'aurore auguste envahit les campagnes
Avec des hymnes et des pleurs je la reçois.

J'ai grandi sur le sein maternel de la terre
Comme un arbre élevant ses bras multipliés
Et, depuis le printemps qui marche solitaire
Au destin des saisons tous mes jours sont liés !

C'est pour moi que l'automne enveloppe les vignes
 Et rayonne aux vergers où la faim m'a quitté
 Et c'est pour mon sommeil que, du bleu de ses lignes,
 La nuit d'août a chassé la flamme de l'été.

Avec les grands oiseaux migrants dont les ombres
 Sur la prairie et devant moi tombaient des cieux
 Parfois j'ai fui l'hiver et ses cortèges sombres
 Qui se déploient sur les pays silencieux.

J'ai vu cet Orient qui passe dans vos rêves,
 Ses astres ont brûlé pour éclairer mes pas
 Et j'ai cueilli des lys sur les bords de ses grèves
 Et des roses dont les parfums ne meurent pas.

Puis j'ai vu l'Hespérie où le soleil se couche,
 Avec ses sources, ses jardins miraculeux,
 Ses fruits d'or à jamais sont mordus de ma bouche,
 Et l'Occident m'a calciné de tous ses feux.

Mais, parfois, j'ai connu le nord mélancolique,
 Je me suis enfoncé dans le noir des forêts,
 Sur les neiges j'ai rencontré la face antique
 De l'aurore qui m'éblouit de ses reflets.

Et je suis revenu vers l'ombre des grands arbres
 Quand l'avril souriait à la beauté des fleurs
 Et le sang qui bleuit dans les veines des marbres
 A conduit sous mon front sa force et ses couleurs.

II

LA VILLE

Or, j'ai quitté les fleurs, les oiseaux et les sources,
 La solitude et les échos, mes compagnons.
 Mes pieds se refusant à de nouvelles courses,
 Les yeux lassés de la lumière sur les monts !

A l'heure où le matin se lève dans les flammes
J'avais offert mon corps à la splendeur du jour
Quand je sentis en moi tressaillir d'autres âmes
Et s'éveiller toute la force de l'amour.

J'ai pris la route qui poudroie et qui s'incline,
Je suis entré dans la cité de marbre et d'or :
Ebloui, n'ai-je pas franchi cette divine
Porte du Songe, ouverte au-delà de la mort ?

Accueillez-moi du seuil de vos maisons heureuses,
Frères que mon désir dans mon cœur appelait :
Le frisson m'a chassé de mes cavernes creuses
Quand la rosée au long des plantes ruisselait.

Des présents des saisons votre demeure est pleine :
L'automne est embaumé par le printemps fleuri,
Voyez en moi le fruit sauvage de la plaine,
Le vagabond que les espaces ont mûri.

O frères, répandez autour de ma venue
Tous les trésors de la cité, votre séjour,
Et que je m'ouvre enfin à la paix inconnue
Qui tombe du feuillage au cœur du carrefour.

Car je n'ai pas connu de mère ni d'amante
Et le divin amour n'a jamais habité
Mon corps où la liqueur du sang est bondissante
Maintenant que la femme erre dans sa beauté.

III

L'IMPRÉCATION

Avec vous, couronnés de jeunesse et de roses,
Couples d'amants enfuis dans le jardin secret,
J'ai voulu m'égarer sous l'ombre où sont écloses
Plus nombreuses, toutes les fleurs de la forêt.

Avec vous, le soleil couché, le front candide,
J'ai voulu pénétrer dans vos hautes maisons :
L'âme du feu, faisant votre foyer splendide,
Changeait l'ordre et mêlait la force des saisons,

Mais j'ai trouvé la haine en flamme à votre bouche
Et vous m'avez chassé dans le sein de la nuit
Et j'ai su que le cœur de l'homme était farouche
Et que, sur ses cités, aucun astre ne luit.

Dans la terreur mêlée au silence nocturne
J'ai parcouru la ville aux aspects ténébreux :
Votre séjour est triste et vide comme l'urne
Dont la mortelle cendre a volé sous les cieux.

Sur vos places où des fontaines sont captives
J'ai vu l'amour lié de lourdes chaînes d'or,
J'ai vu la vierge, offerte en ses formes naïves,
Dans les bras des vieillards qui sourit et s'endort.

Les accents du plaisir sont couverts par les larmes
Dans les faubourgs où je surviens vers le matin,
La mort passe, au milieu des cris et des alarmes,
Et, sur ses pas, la voix de la douleur s'éteint.

De la terrasse et près de tes portes ouvertes,
O cité, je contemple encore ton sommeil...
Les champs m'ont appelé de leur profondeurs vertes,
Ils vont briller de tout leur éclat au soleil.

Adieu ! je prendrai part à l'éternelle fête !
Puissent tes murs construits de sueur et de sang.
S'abattre sous l'effort puissant de la tempête
Que tu nourris toi-même en ton cœur frémissant,
Et puissent les humains, délivrés par les flammes,
Délaisser tes faux biens et l'erreur de tes dieux
Et reparaître avec leurs enfants et leurs femmes
Dans la fraternité de la terre et des cieux !

HYMNE AUX MUSES



L'HYMNE ANTIQUE

« Je t'invoque d'abord, Clio, vierge brillante,
Toi qui vas secouant la gloire et le laurier
Sur les siècles et dont la trompette vaillante
Retentit d'un éclat guerrier !

« Déesse des festins, ô Thalie équitable,
Préside à ce repas, à ces fleurs, à ces vins,
Que lascif, ton lierre entoure cette table,
Préserve-la des soucis vains !

« De rose, d'hyacinthe et de lys couronnée,
Euterpe, dont la flûte enchaîne les humeurs,
Soudaine, réjouis notre oreille étonnée
Par tes plus savantes rumeurs !

« Erato, jeune fille amante des colombes,
Parmi nous, printanière et riieuse, descends !
Mais quel est cet enfant sous lequel tu succombes ?
L'Amour, aux traits éblouissants !

« Le front grave et la main appuyée à tes sceptres,
Melpomène tragique et maîtresse des pleurs,
Eloigne pour un soir les terreurs et les spectres
De ce lieu parfumé de fleurs !

« Mais toi, légère et belle, imitant les étoiles,
Dans tes bondissements ou les rayons du jour,
Terpsichore, fiancée au rythme de tes voiles
Les vibrations du tambour !

« Uranie azurée et l'âme reposée
Sur son trône de feux et d'ailes constellé
Accueillera, du fond de son ombre embrasée,
Mon hymne, vers elle, envolé !

« Cependant qu'à ma droite et sous la lyre assise
Polymnie éclatante et le bras étendu
Me dictera le nombre et la forme précise
D'un chant non encore entendu !

« Et sa sœur Calliope, embouchant ses trompettes,
Me prêtera le souffle abondant de sa voix
Pour inscrire, à jamais vivants, sur ses tablettes,
Les héros, les dieux et les rois !

*
* *

« Or, vous voici ! Salut, Muses étincelantes !
La neige des sommets a gonflé vos seins durs
Et la foudre tombant aux forêts gémissantes
Illumina vos regards purs !

« Muses de l'Hélicon ! Déesses apparues !
Un jour plus clair se fait au fond de mon esprit,
Et je suis votre autel, mes flammes sont accrues,
Votre substance les nourrit !

« Quand le monde, au sortir des premières ténèbres,
S'étendait sous des cieux d'airain, vous étiez là !
L'indigence et l'horreur des longs âges funèbres
Votre lumière les voila !

» Vous êtes la splendeur de l'homme et de la terre !
L'héroïsme revit par vos soins et les dieux
Connaîtraient le silence et la mort solitaire
Sans votre chœur mélodieux !

» A vous, Muses, à vous mon souffle et le murmure
Des sept cordes, à vous l'offrande de mes vers !
Sans votre bienveillance aucun siècle ne dure,
Les peuples d'ombre sont couverts !

» Apollon qui vous guide et gouverne vos danses,
Le doigt levé, le front radieusement blanc,
Apollon, vous l'avez créé par vos cadences,
Adorable et la lyre au flanc !

» Les saisons dans vos yeux mobiles se projettent.
Plus belles que Cérès vous réglez sur les champs
Et les fleurs, les moissons, les vignes se reflètent
Immortellement dans vos chants !

» Vous portez l'infini de l'azur et des sables
Car vous êtes aussi déesses de la mer.
Vous charmez les douleurs des flots inguérissables
Qui se tordent au gouffre amer !

» Favorisez mon chant par l'eau de ces fontaines
Qui vous virent, vos pieds embaumant le gazon,
Danser près de leurs bords, aux lueurs incertaines
De la lune sur l'horizon ! »

II

L'HYMNE MODERNE

Ainsi, dans les festins, ô Muses glorieuses,
Pour toucher l'âme antique et pour la remuer,
Le poète voyait ses fables merveilleuses
Devant ses yeux évoluer.

Le vin fumant au bord des coupes rougissantes,
Dès le seuil du repas coulait, libation,
Qui, mêlée aux accents des cordes frémissantes,
Emplissait l'habitation !

Aussitôt, délaissant les sources, les montagnes,
Et rompant les doux nœuds de vos chœurs balancés,
Oiseaux d'or, vous voliez au-dessus des campagnes
Dans la nue obscure élancés !

La salle frémissait et ses tentures closes
S'écartaient quand la troupe errante y descendait,
Le convive cherchait les invisibles roses
Dont le parfum se répandait !

L'ardeur de poésie et son noble délire,
En ces temps-là, le cœur n'osait les contenir
Et, portés sur le vol enflammé de la lyre,
A vos pieds, ils venaient mourir !

Vous avez ébloui les plus profonds génies
Du grand jour idéal de votre vision
Et versé dans leurs cœurs les vertus infinies
De l'éternelle illusion !

Ceint de la robe pourpre et célébrant la guerre
Ou de la robe bleue et célébrant les mers,
Homère, votre fils autant que votre père,
Vous réjouit de ses concerts !

Vous avez soutenu l'âme du grand Pindare
Quand, debout sur la rive et devant le vaisseau,
Pour composer son chant de triomphe, il s'empare
Du vent, du soleil et de l'eau !

Et c'est vous qu'au milieu de ses éclats tragiques
Eschyle invoque par la voix de ses titans,
Vous que Sophocle, amant des oliviers attiques,
Orne de rameaux éclatants !

*
* *

Sur la pente des monts sacrés de l'Italie,
Écoutant de la mer le lointain grondement,
Virgile, atteint d'amour et de mélancolie,
Croit vous entendre dans le vent !

Et Ronsard, dans les bois vaporeux de la France,
Où sa divine humeur l'égare et le retient,
Vous rencontre et nourrit son cœur de la croyance
Qu'il ressuscite au siècle ancien !

Mais, déjà, découvrant des terres inconnues,
Dans les âmes un dieu nouveau porte ses feux
Et, fuyant devant lui, frissonnantes et nues,
O Muses, vous quittez les cieux !

Dante, l'œil sombre et la démarche souveraine,
Nous conduit en des lieux que vous n'habitez pas,
La clarté de son cœur immense nous entraîne,
Jour sanglant levé sur nos pas !

Shakespeare, magicien, qui, de sa main profonde,
Suscite l'ouragan et les temps qui seront,
Ne vous invoque plus et vous chasse du monde
Qui s'harmonise sous son front !

Notre ciel est plus grand, notre terre est nouvelle !
Si nous parlons, tout nous répond dans l'univers !
La vague insaisissable et la pierre immortelle
Vivent et souffrent dans nos vers !

O Muses, c'est pourquoi, du seuil de nos mémoires,
Vous ne sortirez plus formant vos doubles chœurs,
Nos hymnes, nos plaisirs, nos terreurs et nos gloires :
Animent maintenant nos cœurs !

Et vous avez rejoint dans les pâles empires
Où le bronze et le marbre investissent leurs corps
Les dieux et les héros, les palmes et les lyres,
Dont les frémissements sont morts !

Votre lèvres sonore à jamais est muette
Et nos nuits sans sommeil n'entendent plus l'écho
De la flûte alliée à la grave trompette,
Calliope, Euterpe, Clio !

III

L'HYMNE DU POÈTE

A un ami d'enfance.

Et c'est aussi pourquoi la suave harmonie
Qui pénètre à présent et règle notre sang
Ne connaît plus, Thalie, Erato, Polymnie,
Votre visage blémissant !

Sous ton masque de pierre et ta froide couronne,
Melpomène renais à l'antique tourment :
Uranie est tombée en cendres sur son trône,
Terpsichore est sans mouvement !

Adieu ! Vous n'irez plus, brillantes et groupées,
Enchanter de vos jeux la fontaine et le mont !
Levez-vous, chants nouveaux, futures épopées !
Le poète est votre Apollon !

Et c'est sans un regret, Muses, sans une envie,
Que nous sortons de votre règne consommé !
Par la suite des temps et le cours de la vie
Tout notre cœur est transformé !

Nous donnerons sans vous, à d'innombrables âmes,
 La nourriture exquise et le vin souhaités,
 La souffrance et l'amour, les ombres et les flammes,
 O Muses, nous ont enfantés !

Quittant enfin la terre où, des nations mortes,
 L'esprit, comme un soleil épuisé, s'est éteint,
 Nous tournons nos regards vers des peuplades fortes
 Et jeunes comme le matin !

Avec sa double mer notre patrie est belle !
 La clarté l'enveloppe et descend sur ses champs
 Du sommet de ses monts d'où la neige ruisselle,
 Mère de sources aux penchants !

Son nord se couvre d'un manteau de bois antiques,
 La vigne et l'olivier ombragent son midi
 Et, partout, sur les toits des cités magnifiques,
 Le soleil tombe et respandit !

C'est là que nous attend, dans la paix, notre race !
 Pour elle, les deux mers, les villes et les bois,
 Et l'esprit du pays : la lumière vivace,
 Vont s'incarner à notre voix !

*
* *

Et moi, dont la jeunesse, au siècle qui commence,
 Donne une ardente main et se confie à lui,
 O Muses, ce n'est pas votre blanche présence
 Qui, sur mes poèmes, a lui !

Un jour, près de la mer de Provence où des îles
 Appellent le soleil sur leurs rocs éclatants,
 Je conçus la douceur et les songes fertiles
 De vos pays et de vos temps !

Et je revis les dieux, les nymphes, les sirènes,
Tout ce peuple irréel et charmant qui vous suit
Et qui, toujours fidèle à ses neuf souveraines,
Avec vous est mort dans la nuit !

Apollon souriait à la plaine marine,
Pan, sur la rive et dans le vent du soir, chantait,
Hercule, sur un mont embrasait sa poitrine,
Vénus, de l'écume montait !

Mais le destin qui veille et ses forces mouvantes
M'entraînèrent au loin et vers d'autres pays :
Océan, je connus tes côtes mugissantes
Et tes cieux par le jour haïs !

Avec sa frénésie et son inquiétude,
O Muses, arrachée à votre antique loi,
Voici que la beauté qui faisait mon étude
Tressaille maintenant en moi !

Si je m'appuie, au long du chemin, sur mes frères,
D'amitié, de repos, d'allégresse amoureux,
Je sens que la même âme et les mêmes mystères,
Me brûlent et brûlent en eux !

Et si, d'un sentiment adorable et farouche,
Pour une de mes sœurs je suis soudain blessé,
C'est tout un monde, astres et mers, qui, sur sa bouche,
Par ma bouche en flamme est pressé !

Les choses ont repris leur puissance et leur forme,
L'élément par l'esprit vivant est transpercé !
O Muses, sur les monts et dans la mer énorme,
Cherchez votre corps dispersé !

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

I. Chant de la Servitude	3
II. Naissance du Printemps dans les Alpes	7
III. Hymne au Départ.	9
IV. Chant de Voyage	41
V. Salut à la Provence	13
VI. Souvenir aux Alpes de Briançon	14
VII. Hymne de la Terre au Poète	17

LIVRE DEUXIÈME

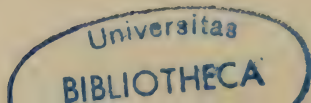
I. La Rencontre	23
II. Hymne au Printemps	26
III. La Maison Heureuse	29
IV. L'Hymne du Veilleur d'amour	33
V. A l'Inspiratrice	35
VI. Hymne sur la mort d'une vierge	36
VII. Hymne à la Tristesse	39

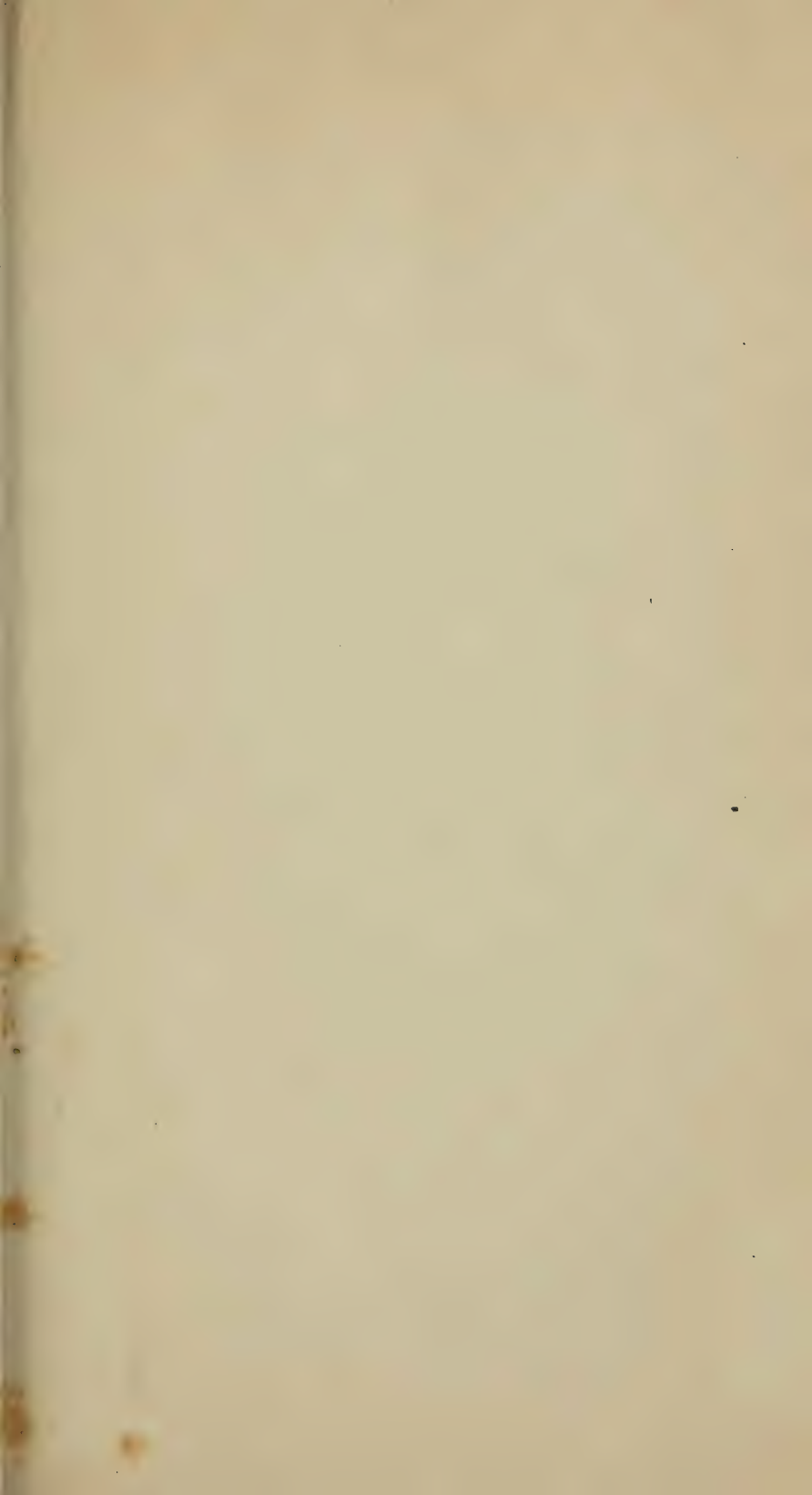
LIVRE TROISIÈME

I. Chant du Marin. — I. Louange de la Mer. — II. Le Retour. — III. Le Départ	43
II A Jacinthus.	49
III. Chant de l'Ouvrier. — I. Hymne au Soleil Natal. — II. Les Travaux. — III. La cité du Soleil.	51
IV. Hymne Héroïque	57
V. Chant du Paysan. — I. Les Travaux et les Jours. — II. Louange de l'Hiver. — III. Songerie	59
VI. Élévation du Matin.	63
VII. Le Chant du Vagabond. — I. La Nature. — II. La Ville. — III. L'Imprécation.	67

HYMNE AUX MUSES

I. Hymne Antique	73
II. Hymne Moderne.	76
III. Hymne du Poète.	79





1296x9C

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



CE PQ 2637
.063E42 1901
COO SOUCHON, PAU NOUVELLES EL
ACC# 1241452

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	07	01	12	20	7